CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“ LA PENSION LEBLANC ”

par M. ROBERT CHOQUETTE

LE chroniqueur a péché déjà contre le talent de M. Robert Choquette. Il s'en excuse humblement. C'était, je pense, à l'été de 1926. Le jeune auteur de passage à Québec avait présenté *A travers les vents*, à l'un de mes camarades. Les poèmes m'échouèrent peu après, à cause de cette chronique à quoi je m'étais engagé. Je les lus, les aimai, les annotai, et ne parvins pas à trouver le loisir d'une étude que je voulais enthousiaste et raisonnée. Depuis Charles Gill, il me semblait, aucun de nos poètes n'avaient marqué une aussi généreuse imagination ni autant de souffle. Et je le voulais dire convenablement, parce qu'on ne doit pas toucher aux vers divins avec le même sans gêne qui est permis pour la prose. Le mieux fut l'ennemi du bien : mes notes sur *A travers les vents* demeurèrent aux feuillets du volume.

L'autre mois, chez M. Louis Carrier, aux *Editions du Mercure*, M. Choquette a donné un roman, *La pension Leblanc*. Je saisis cette occasion d'avouer et d'expié à moitié ma faute.

* * *

Quelque part dans les Laurentides, au *Petit Nord*, il y a le *Lac aux Truites*, qui attire des citadins, à la saison d'été.

La pension Leblanc reçoit ces visiteurs. C'est une maison rurale. La famille Leblanc cultive la terre. Mais sans goût, uniquement pour le pain quotidien. La mère est une seconde femme, laborieuse et acariâtre. Le père, insouciant, fainéante. L'aîné des fils, Rosaire, travaille dans une scierie. Son cadet s'occupe sur la terre paternelle.

Rosaire est le personnage important de *La pension Leblanc*. Une des jolies pensionnaires lui manifeste un intérêt qui émeut tout le village. Marcelle Nantel, séparée de son mari, tête de linotte, mondaine et égoïste, s'amuse de la simplicité de ce beau jeune gars sans caractère, et, par plaisir vain, lui chavire le cœur.

Autour de l'intrigue fort convenablement conduite, M. Choquette décrit la vie d'une région, où, l'été, s'amènent quelques ronds de cuir avec leurs vanités et leurs préjugés.

* * *

M. Choquette compose. Dès les premiers chapitres, le lieu de l'action, le terrain se détermine, les personnages s'y présentent, s'y meuvent, se révèlent. Et toute l'aventure se déroule et se dénoue en trois semaines à peu près.

Pas une scène à faire, un personnage important, une maison pittoresque, ne sont oubliés. Autour de la pension Leblanc, dont tous les hôtes sont décrits à la mesure de leur importance, on aperçoit l'église, le magasin, le bureau de poste, la petite gare, l'hôtel, avec leurs habitants et leurs habitués. M. le curé ; son sacristain ; la demoiselle organiste ; le notaire, maître de chapelle ; Tit-noir, le coq du village ; le médecin, correspondant de *La Presse*, autrefois résidant à Lowell, Mass., sont peints à traits durs, d'un réalisme sans bienveillance.

Les travaux de mœurs sont observés dans leurs moindres détails. Et l'on nous manifeste la vie extérieure du *Petit Nord* par un voyage à la gare, la visite d'un *peddler*, une noce, deux veillées funèbres, un enterrement, une grand-messe du dimanche, la fondation à grand tintamarre d'une filiale de *La Société des Travailleurs*, etc.

Ce volume de trois cents pages est chargé jusqu'aux marges, étoffé, touffu.

* * *

Car le talent de M. Choquette n'a pas de maigreur. Il est magnifique, luxuriant.

L'imagination crée avec vigueur ; l'esprit se distingue par une acuité assez extraordinaire chez un jeune auteur.